CHAPITRE VII.

Un serment difficile.

Les premiers comtes de Bruxelles avaient pour résidence le chateau qui s'élevait dans la capitale au lieu appelé ile St-Goiris. Il était entouré d'un parc qui s'étendait jusqu'à l'emplacement de l'actuelle chaussée d'Anderlecht. Du temps de la bataille des-Eperons d'or on appelait déjà ce jardin « *le vieux parc* ».

Plus tard, les princes quittèrent ce chateau pour aller s'établir sur la colline nommée « Goudenberg » (montagne d'or) dont nous avons fait Caudenberg.

Cette habitation n'était primitivement qu'un simple chateau-fort, mais sous le règne des ducs de Bourgogne, qui étalèrent une splendeur et un luxe vraiement princiers, on en fit un magnifique palais qui prenait toute la Place Royale actuelle, avec tous les terrains où s'élèvent de nos jours l'église de Saint Jacques sur Caudenberg, le palais du comte de Flandre et divers grands hôtels.

La façade arrière donnait sur le parc actuel et d'une terrasse élevée on descendait par une pente douce dans les jardins du bas-fonds.

Maintenant encore, on peut s'imaginer la vue magnifique que l'on avait de cette terrasse sur la vallée de la Senne où s'étend la ville basse.

Dans le parc on trouvait une profusion de fleurs étincelantes et odoriférantes, un étang où glissaient les cygnes pareils à de blanches galères, une pelouse et un champ de tournoi où Charles le Téméraire' rompit à dix-sept ans, sa première lance avec Jacques de Lalaing, qui passait pour un des plus rudes jouteurs de la chrétienté.

La beauté, la richesse et la variété des bâtiments formaient un ensemble réellement magnifique et royal.

Le chateau présentait un aspect vraiment pittoresque, avec ses tours et ses tourelles, ses poivrières et ses pignons, ses cheminées monumentales ornées chacune d'une girouette, ses hautes fenêtres, sa chapelle royale en style gothique à l'aile droite.

Cette chapelle royale, une des plus nobles manifestations du style gothique, fut édifiée sous le règne de Charles-Quint.

Hélas ! dans la nuit du 3 au 4 février 1731 le feu détruisit la magnifique habitation de nos princes, et les flammes se propagèrent avec une telle rapidité que c'est à grand' peine que l'archiduchesse Marie-Elisabeth, qui y logeait alors, put être sauvée, à moitié vêtue.

A une certaine époque le palais hébergeait à la fois sept princes et princesses couronnés.

C'étaient tout d'abord le Roi-soleil du seizième siècle, Charles-Quint ; son fils Philippe, roi d'Espagne ; Maximilien, fils de Don Ferdinand, qui fut élu empereur d'Allemagne et qui, de ce temps là, était roi de Bohéme ; sa femme, la reine Marie, la fille de Charles-Quint ; la reine Eléonore, veuve d'Emmanuel, roi du Portugal ; François Ir, roi de France ; Marie, sœur de l'empereur Charles-Quint, reine de Hongrie, et, enfin, Muley Hassem, roi de Tunisie, en Afrique.

Ce fut dans la grande salle de ce palais ducal que Charles-Quint, en 1555, abdiqua le trône en faveur de son fils Philippe.

Ce matin là, Charles-Quint loge au palais, car son étendard flotte sur la plus haute tour. Ce n'est en effet que dans ces circonstances que ce pennon est arboré. D'ailleurs la présence du monarque se décèle suffisamment par l'agitation et le remue-ménage qui règnent partout.

Voyez, sous ces voûtes élevées, dans ces salles somptueuses fourmille une multitude de gentilshommes et de serviteurs. On y remarque les plus grands seigneurs des Flandres, car Charles se souvenait de sa naissance et aimait à s'entourer de compatriotes.

On y voit les Croi, les Chiêvres, les Nassau, les Chimay, les Ravestein, les de Berghe, les de Lannoy, les de Horne, les Lalaing, les Trazegnies, les Beaufort, les de Ligne, les d'Egmont, les d'Arenberg, et tant d'autres noms historiques. Ils sont tous chambellans du jeune prince.

La cour se compose de fauconniers et d'armuriers ; de vingt-trois panetiers, de 22 échansons, de 25 écuyers tranchants de la table impériale, tous nobles ; de 30 connétables également nobles ; de 7 chefs de cuisine, de 6 membres du grand conseil, de 14 secrétaires, de 9 médecins, parmi lesquels figure le célèbre André Vésale, ensuite de plus de cinquante écuyers et pages, cavaliers-servants des dames. Thomas Trequillon y est maître de chapelle. Granvelle et Viglius de Zwichem y sont chapelains.

Et l'Empereur de vingt ans est le centre de cette réunion d'hommes illustres et de personnages importants ; il est le soleil autour duquel gravitent ces planètes.

L'impérial adolescent, seul, descend l'escalier de la grande terrasse, pour aller rêver dans ces jardins. Tout le monde, à la cour, a remarqué que le prince a perdu, ces derniers jours, la joyeuse animation coutumière.

Il est souvent distrait ; il n'entend pas ce qu'on lui dit, il ne remarque pas ce qui se passe autour de lui ; perdu dans ses rêves, il reste parfois des heures à contempler le beau panorama de la vallée de la Senne, comme si son esprit s'était envolé dans quelque chimérique et idéal pays de rêve. Son nouveau bouffon même ne parvient pas à le dérider. Pourtant, depuis quelques jours, celui-ci met toute la cour en gaîté. Les courtisans ignorent l'origine de ce personnage : ils savent seulement que l'Empereur l'a découvert lui-même, le jour de la grande séance de tir, dans la bonne ville d'Audenarde.

Le voilà qui s'approche sur ses jambes maigrelettes ,pareilles à des fuseaux. C'est bien Riquet le bouffon, mais il porte actuellement un pourpoint de velours, des bas de soie blanche, et il a l'épée au côté.

Il est vêtu comme un prince, mais porte les insignes de ses fonctions : la marotte à la main et le bonnet de fou en tête, empanaché et orné de grelots. Un suberbe lévrier le suit. D'un air railleur les gentilshommes saluent le bouffon.

— Bien le bonjour, bel Adonis ! lui crie un gentilhomme d'un ton moqueur. Comment va votre Hautesse ?

— Mieux que vous, duc de fort, car je suis célibataire, pour mon bonheur — et je ne dois pas avoir peur — de trouver ma femme de méchante humeur.

Cette sortie fut accueillie d'un éclat de rire général, car il était de notoriété publique que la femme du duc n'était pas des plus faciles.

— En effet, avec une bosse pareille, il doit être rudement malaisé de trouver une femme, répartit le duc, vexé.

— Si j'en crois la renommée — bon duc, ma bosse ne serait pas déplacée — sur vos épaules seigneuriales — elle ne vous servirait pas mal.

— Crois-tu, méchant bouffon ?

— J'en suis persuadé — car, pour dire la vérité, — on ma souvent affirmé — que votre tendre moitié — se sert du bâton avec habileté — et ma bosse viendrait à point nommé — pour détourner les coups qui vous sont distribués.

Le duc s'aperçut un peu tard qu'il avait à faire à forte partie, et que la verve fielleuse du bouffon ne demandait qu'à s'exercer à ses dépens. Il fut bien aise d'entendre Croy détourner l'entretien.

— Mais, Monsieur du Bouffon, qui savez-tout et qui n'ignorez pas même les secrets que nous cache l'empereur, pourriez-vous nous dire ce qui chagrine celui-ci ? Voyez, Messeigneurs, il se promène tout seul dans le parc en rêvant.

Riquet le bouffon ricanna.

— Ne l'avez-vous pas vu ? — demanda-t-il. — Vous avez donc la berlue ? — Allons, tant mieux, — mes beaux seigneurs ! — J'aurai fort à faire — avant que ces grands dignitaires — ayent les yeux dessillés — et qu'ils y voient plus loin que leur nez !

— Tu sais donc ?

— Il ne faut pas être enchanteur — pour lire dans le cœur — de notre grand Empereur !

Curieux, les gentilshommes entourèrent le bouffon.

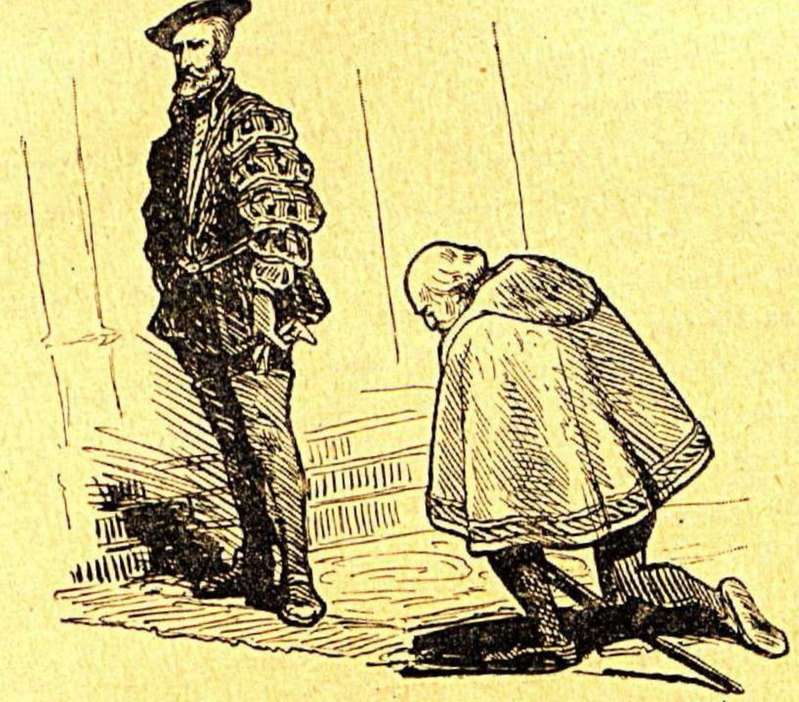
— Parle donc, parle !

— Alors, Messieurs, écoutez-moi — je vous dirai ce que j'y vois. — Il est sur terre — une chose peu claire — nul ne la vit — pourtant ce n'est point petit. — Cela chatoie dans les rayons du soleil printanier — comme dans les salles de ce palais princier — cela grouille dans les plus épais fourrés — dans les brises des soirs d'été. — Aucun palais, aucune maison — n'échappent à sa domination — cela s'introduit dans les plus obscurs réduits — dans les plus minces villages — dans l'habitation des sages ; — où manque cette chose — l'âme se sent morose — où elle règne en dominateur — plus vite bat le cœur — c'est le tyran de la vie — elle engendre et joie et mélancolie — cela grise comme le bon vin — et cela n'aura jamais de fin — c'est poison et c'est miel — c'est nectar et c'est fiel. — Quand on s'y prend — fini les bon sens ! — Quand on est en sa possession — adieu la froide raison ! — elle détruit la paix — vous courbe sous le faix — et quand elle vous touche — le sommeil fuit votre couche ! — Et quand le petit tyran — en universel conquérant — a soumis un mortel — jamais il ne trouva de re-belle — il dépérit-il maigrit-il languit — on ne sait si c'est de joie ou d'ennui.

— Et ce tyran, mes auditeurs — vient d'atteindre l'Empereur !

Riquet le bouffon s'interrompit et rit bruyamment.

— Est-ce une énigme que tu nous proposes, ou te moques-tu de nous ? demanda Chièvres.



LALAING MIT UN GENOU EN TERRE... (page 157)

— Ce n'est ni moquerie — ni raillerie — ni devinette, je vous en prie ! cette chose vous a fait souffrir — languir et sourire.

— Et c'est...

— Messeigneurs, c'est l'*Amour* !

— Bravo, bouffon, bravo ! crièrent les gentilshommes de tous côtés.

— Ce n'est pas un bouffon, dit d'Egmont en riant, c'est un ménestrel !

— C'est un philosophe, plutôt, dit Granvelle. Sous ce bonnet de fou se cache un esprit fin et délié.

Pas plus que la raillerie, les éloges ne touchèrent le bouffon : il caressait doucement la fine tête de son lévrier, qui regardait son maître contrefait d'un air dévoué et reconnaissant.

Un écuyer parut sur la terrasse où se tenait le groupe compact des courtisans.

Il annonça :

— Messire Antoine de Lalaing, comte de Hoogstraeten.

Le gentilhomme à cheveux gris parut.

Il s'approcha, en saluant gracieusement, des gentilshommes qui s'étaient inclinés devant lui.

Son apparition avait glacé les sourires sur toutes les lèvres.

Qu'était-il advenu au vieillard ?

Sa chevelure avait blanchi ; la haute stature s'était courbée ; les yeux brillaient au fond des orbites d'un éclat inaccoutumé. De toute sa personne se dégageait un sentiment de tristesse inexprimable.

La même pensée s'était fait jour dans l'esprit de tous les courtisans : « comme le comte a vieilli en quelques jours ! »

— Sa Majesté est-elle au palais, Messires ? demanda-t-il.

— Oui, comte, voyez, l'empereur se promène à l'ombre des grands arbres du parc. Sa Majesté a exprimé le désir d'être seule.

— En ce cas, personne n'ira la prévenir ?

— Qui l'oserait ?

Le vieillard poursuivit :

— La solitude de l'empereur durerait-elle encore longtemps ?

— Nous l'ignorons, comte. Le prince a d'étranges caprices, depuis quelque temps. Solitaire, il rêve pendant des heures.

— Des heures ?

— Oui, comte.

— J'attendrai donc, dit de Lalaing d'un air découragé.

Riquet le bouffon s'était approché du gentilhomme.

— L'affaire est-elle urgente, Messire comte ? demanda-t-il d'un air grave.

de Lalaing regarda le bossu avec méfiance. Il savait qu'il était fou de cour et s'attendait à des railleries.

L'humeur maussade qui pesait sur son âme ne le disposait pas à entendre des sottises, ni à souffrir des moqueries.

Il voulut se lever et s'éloigner, mais le bouffon poursuivit :

— Si vous le désirez, messire comte, j'irai prévenir l'empereur.

— Toi !

— Oui, moi, dit Riquet.

— Sa Majesté a défendu qu'on la dérange, dit le duc de Croy.

— Qui l'oserait ? répéta de Lannoy.

— Moi, Messires. Riquet le bouffon ne fait-il pas ce qu'il veut, à la cour ? Il dit et fait ce qui lui passe par la tête ! Il a plus de prérogatives que tous les grands d'Espagne réunis !

Et, sans attendre la réponse, le bouffon poursuivit :

— Allons, Tom ! Viens, mon petit !... Nous allons déranger l'empereur, à nous deux !

Et, la tête un peu penchée, comme l'ont d'ordinaire les bossus, il descendit la pente douce qui conduisait au parc.

— Je voudrais que l'empereur fasse sauter la tête de ce fou de ses épaules monstrueuses, dit le duc de Fort, qui n'avait pas encore oublié la raillerie de tout à l'heure.

Le vieux Antoine de Lalaing leva la tête :

— Un âme noble anime parfois un corps déformé, dit-il, et le cœur vaut plus que l'enveloppe.

— Et cette tête monstrueuse abrite une intelligence lucide, ajouta Granvelle.

Entretemps, le bouffon pousuivait sa route le long des avenues ombreuses, à la recherche de l'empereur.

Il le vit tout à coup, assis sur un banc. Le prince semblait absorbé par ses pensées, car il n'avait pas même entendu le bouffon s'approcher de lui.

— Amour ! Amour ! murmura celui-ci. Tu fais des esclaves des plus puissants princes !

Puis il se plaça devant l'empereur. Celui-ci fut réveillé brutalement de ses doux rêves.

— Que viens-tu faire ici ? dit-il, plein de colère.

— Sire, quelqu'un désire vous parler.

— Qu'il attende... Pars !

— C'est un vieillard, Sire. Personne n'osa venir vous prévenir, je suppose que vous ne voudriez pas le faire attendre.

— Personne n'a à me donner des leçons, Riquet ! pas même mon bouffon. Retiens ceci et pars.

Mais Riquet resta encore et poursuivit :

— C'est le comte Antoine de Lalaing, Sire.

Ce nom frappa l'empereur.

— de Lalaing ! répéta-t-il.

— Oui, Sire.

L'empereur se leva immédiatement et, la tête haute, il se dirigea vers la terrasse. Dans ses yeux ne se lisait plus que la domination. A quelque distance, Riquet et son lévrier le suivirent.

— Je le pensais bien, murmura le bouffon. Tout ce qui touche la belle Jeanne Van der Gheenst, de près ou de loin, est le bienvenu ici.

Tous les gentilshommes, la main gauche sur la poignée de leur épée, et tenant leur chapeau de la main droite, s'inclinèrent profondément au passage de l'empereur. Un instant après, un écuyer vint mander le comte Antoine de Lalaing à la salle d'audience. Le vieillard entra et voulut plier le genou. Mais Charles alla vivement vers lui et lui prit la main tremblante.

— Un général comme Antoine de Lalaing, dit-il, qui a participé glorieusement à soixante campagnes mérite bien le privilège des grands d'Espagne et peut bien, à soixante-treize ans, s'asseoir et rester couvert devant son empereur qui ne compte pas plus de vingt et un ans.

Il conduisit le vieillard à un fauteuil et s'assit en face de lui. Après quelques instants de silence, il dit :

— Que vous amène ici, mon bon de Lalaing !

Les mains du gentilhomme tremblaient. La voix mal assurée, il commença :

— Votre Majesté me comble ; jamais pareil honneur ne m'est encore échu. C'est la première fois qu'un gentilhomme flamand peut rester couvert en présence de son prince. La bonté de Votre Majesté rend encore plus pénible la mission que je me suis imposé.

— Parlez, comte !

— Votre Majesté devine ce qui m'amène ici : c'est un père qui vient implorer grâce pour son enfant.

Un long silence suivit. Le vieillard reprit :

— Sire, il y a environ quinze ans, nous avons, ma femme Elisabeth de Culembourg et moi, recueilli une orpheline, que nous avons élevée avec sollicitude. L'enfant nous quitta parce qu'un noble devoir l'exigeait, et, par la suite, est devenue une jeune fille charmante, qui a édifié tout ceux qui l'approchaient par son honneur et sa vertu. Vous l'avez vue, Sire, vous avez remarqué sa beauté et ses nombreuses qualités.... et elle vous a aimé parce qu'elle vous supposait de richesse et de condition médiocres... Je viens demander à votre Majesté de ne plus jamais la revoir.

Le prince était visiblement ému. Ses joues étaient pâles et ses paupières tremblaient. Après un moment de silence pénible, il demanda d'un ton glacial :

— De quel droit, comte, venez-vous imposer une ligne de conduite à votre Empereur ?

— Ce n'est pas un droit que j'invoque, Sire. Je n'ai pas le droit de faire la leçon à mon prince ou de lui donner des conseils. Mais c'est mon

devoir, mon devoir de père, qui me donne la témérité de parler ainsi à Votre Majesté.

— Vous avouez que la demoiselle Van der Gheenst m'aime.

— Hélas, Sire, oui !

— Eh bien ! moi aussi, je l'aime. Qui peut se placer entre nous et troubler notre amour ?

— L'honneur de la jeune fille que vous aimez, Sire.

— L'amour des rois ne déshonore pas une jeune fille, il l'anoblit !

Le vieillard secoua la tête.

— Il peut en être ainsi à la cour de France, Sire, dit-il, mais ce n'est pas le cas pour nos femmes, à nous. Dans notre pays, on s'écarte de la fleur souillée et piétinée, sans se demander si c'est une botte de soldat ou une chaussure de prince qui l'a meurtrie. Même l'amour du grand Empereur Charles-Quint serait fatal à ma fille adoptive.

Le jeune homme s'était levé et arpentait la pièce de long en large. Le vieux comte se leva, lui aussi... Il s'approcha de quelques pas.

— Sire, supplia-t-il. Promettez-moi de ne plus jamais la revoir...

Charles se taisait. de Lalaing mit un genou en terre et, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues ridées et amaigriés et se perdaient dans sa longue barbe grise, il cria :

— Sire ! je vous en prie, ayez pitié de votre vieux général et respectez sa fille adoptive.

Le jeune homme se sentit touché. Devant lui un vieillard s'agenouillait, un des plus fidèles serviteurs du trône ; un homme qui avait combattu dans soixante batailles ; la gloire de toute la chrétienté : cet homme, brisé par la douleur, pleurait comme un enfant. L'Empereur allait promettre ce qu'il lui demandait, mais voici que la splendide stature de la belle Jeanne lui apparait. Il devrait donner sa parole de ne plus jamais la revoir !... Jamais !... Jamais ! Il ne saurait pas faire cela !

— Comte, dit-il, si vous me demandiez une partie de mes Etats, je vous jure que je vous l'accorderais.... j'élèverai votre maison à la dignité princière... mais ne plus la revoir, elle !... je ne le puis !... c'est une demande inhumaine !... c'est impossible, tout à fait impossible !

de Lalaing se releva lentement. Il redressa sa taille courbée, essuya les larmes qui humectaient ses joues, et, les yeux secs, il dirigea un regard fier vers l'empereur.

— Et pourtant, Sire, dit-il, il le faut !

Charles releva la tête.

Il le faut !... C'etait la première fois qu'on lui parlait ainsi !

— Vous oubliez, Sire de Lalaing, dit-il, que c'est à votre souverain que vous parlez.

Ces mots, prononcés d'un ton glacial, ne démontèrent pas le vieux courtisan.

— Non, Majesté, je n'oublie pas... mais je défends ma fille.

— Je vous donne congé, comte.

Un terrible silence suivit. C'est par ces paroles qu'un prince finissait un entretien. C'était le signe du départ du sujet. C'était un ordre poli enjoignant à de Lalaing de quitter la salle. Le vieux gentilhomme frissonna de tous ses membres. Il tremblait comme un chêne secoué par la tempête. Il n'avait plus le droit d'ajouter une seule parole. Au prononcé de cette formule le gentilhomme devait s'incliner silencieusement et s'éloigner. Agir autrement constituait le crime de lèse-majesté.

Le comte avait 73 ans. Elevé dans l'admiration de ses princes et ayant toujours observé envers eux l'obéissance la plus absolue, il n'avait jamais manqué au moindre de ses devoirs de courtisan. Il lui sembla que la nuit se faisait autour de lui et il crut s'évanouir. Son cœur de courtisan saigna. Il aurait préféré la mort à ce qui lui arrivait. Il avait à choisir entre son souverain et sa fille adoptive. En lui se livrait un combat cruel entre le sujet, le fidèle chevalier et le père, mais... il resta. L'Empereur était devenu aussi blanc que les dentelles de son col. Le comte de Lalaing se rendait coupable de lèse-majesté !

— Sire !.... balbutia le vieillard.

— Comte de Lalaing, reprit Charles d'un ton glacial, je vous donne congé.

— Sire, j'attends votre réponse.

La colère fit étinceler les yeux du jeune souverain. D'un pas nerveux, il se dirigea vers la porte : il allait quitter lui-même la salle ! Eperdu, le comte de Lalaing se jeta au devant de lui et s'écria :

— Majesté, ne partez pas sans m'avoir donné de réponse !

— Comte, que faites vous là ?

— Oui, Sire, j'abandonne ma tête au bourreau... je piétine soixante ans de bons et loyaux services ; je fais déchoir ma lignée... Faites tomber cette tête grise... J'ai vécu trop longtemps... Je mérite une mort infamante, quoique

Baptême de Charles-Quint à l'Église de St-Bavon. (Gand)

j'en ai cherché une plus glorieuse sur maint champ de bataille.... Mais, Sire, mon Empereur, mon Souverain, prince chrétien, ne touchez pas au nom de ma fille adoptive et prenez ma vie en échange....

Chaque mot perçait le noble et magnanime cœur du jeune homme. Il comprit combien grand devait être le supplice du vieillard. Ses yeux se remplirent de larmes. Il alla vers le vieux courtisan, lui jeta les bras au cou, serra la tête grise sur son cœur et murmura :

— Antoine, mon bon chevalier, je vous le promets... je ne la reverrai plus !

Les Facéties de Charles-Quint

IMPRIMERIE NATIONALE = ANVERS = RUE ST-WILLEBRORD, 57